

En l'embrassant, l'homme cesse d'être homme, il commence à devenir une portion de la divinité. Dès qu'il a atteint au plus haut degré de cet état, il se sépare volontairement, sans peine et sans douleur, de son être, et il obtient le moukty, en samscrit mokcha, c'est-à-dire la félicité suprême, en allant s'incorporer pour toujours à l'essence divine.

Ceux qui aspirent à devenir nirvany dans ce yoga, doivent passer par douze degrés de contemplation et de pénitence corporelle plus parfaits les uns que les autres, et qui sont comme une espèce de noviciat; chacun de ces degrés a une dénomination qui lui est propre.

Devenu enfin nirvany, le pénitent n'est plus de ce monde. Les objets terrestres ne font aucune impression sur ses sens. Il regarde avec indifférence le bien et le mal, le vice et la vertu qui règnent sur la terre. Il est exempt de toute passion; il sent à peine les besoins de la nature; il endure patiemment la faim et la soif, et toute espèce de privations; il peut se passer, des semaines et des mois entiers, de toute nourriture; lorsqu'il est obligé de manger, il use indifféremment et sans choix des premières substances animales ou végétales qui lui tombent sous la main, quelque sales ou dégoûtantes qu'elles soient aux yeux du vulgaire. Il n'a ni feu ni lieu; toujours il habite en rase campagne; quoique *nu des pieds à la tête*, il est insensible au froid et au chaud, au vent et à la pluie, il n'est plus sujet aux maladies et aux infirmités corporelles. Il a le plus souverain mépris pour tous les hommes quelque élevé que soit leur rang, et il ne fait aucune attention à leurs actions, bonnes ou mauvaises. Il ne parle à personne, ne regarde personne, ne reçoit la visite de personne; ses inclinations, ses affections, ses pensées sont invariablement fixées sur la divinité dont il se regarde comme faisant partie déjà. Il demeure absorbé dans la méditation des perfections divines; tous les objets terrestres sont pour lui comme s'ils n'existaient pas.

Par la pratique de la pénitence et de la contemplation, la partie matérielle du nirvany se fond peu à peu, semblable en cela au kapoura (camphre en samscrit) lorsqu'on le jette au feu : à la fin il ne reste du pénitent que l'apparence ou l'ombre d'un corps, un fantôme pour ainsi dire immatériel. Arrivé ainsi au faite de la perfection, le nirvany abandonne ce bas monde, et va s'unir inséparablement à la divinité dans le mokcha, pour y jouir d'un bonheur inaltérable et éternel.

Pratiques religieuses du djeïnismé.

Les règles de conduite religieuse des djeïnas sont, sous beaucoup de rapports, conformes à celles que suivent les autres Indous et surtout les prêtres brahmes.

Comme eux, les djeïnas pratiquent les observances concernant la souillure et la propreté, font les ablutions et récitent les mentrams prescrits; la plupart de leurs cérémonies relatives aux mariages, aux funérailles, etc., sont les mêmes; enfin, les préceptes de civilité et d'égards réciproques qui sont la partie la plus sérieuse de l'éducation des Indous sont observés par les djeïnas.

Ils se font cependant distinguer de leurs compatriotes par plusieurs singularités. Voici les plus remarquables : dans aucune circonstance ils ne prennent de la nourriture substantielle avant le lever ou après le coucher du soleil : leurs repas ont toujours lieu pendant que cet astre est sur l'horizon. Ils n'ont point de *tyttis*, c'est-à-dire de jours anniversaires pour honorer la mémoire de leurs défunts, et faire des offrandes à leur intention. Dès qu'un des leurs est mort et que ses obsèques sont faites, il est mis en oubli et l'on ne parle plus de lui.

Ils ne se mettent jamais de cendres sur le front comme le font la plupart des Indous, ils se contentent d'y tracer, avec de la pâte de sandal, la petite marque circulaire appelée *bottou* ou bien une raie horizontale. Plusieurs dévots s'appliquent, en

forme de croix, un de ces mêmes signes sur le front, le cou, l'estomac et les deux épaules, en l'honneur de leurs cinq principaux tirtarous.

Les djeïnas sont beaucoup plus rigides que les brahmes en fait d'aliments. Non-seulement ils s'abstiennent de toute nourriture animale et des végétaux dont la tige ou la racine s'arrondit en forme de tête, tels que les oignons, les champignons, etc..., mais ils rejettent, en outre, divers fruits et légumes que les brahmes admettent sur leur table, tels que melons, aubergines, concombres, etc. Leur motif est la crainte d'ôter la vie à quelques insectes qui s'y engendrent communément. Les principaux et presque les seuls aliments dont se nourrissent les djeïnas sont le riz, le laitage et des pois de diverses espèces.

Ils ont en horreur l'assa fœtida dont les brahmes sont si friands ; le miel leur est absolument interdit.

Lorsqu'ils prennent leurs repas, une personne assise à côté d'eux sonne une clochette ou frappe sur une plaque de bronze retentissante. Ce bruit a pour objet d'empêcher qu'ils puissent entendre les paroles impures que les voisins ou les gens qui passent dans la rue peuvent proférer. Eux et leurs mets seraient souillés si ces paroles parvenaient à leurs oreilles.

Leur crainte d'ôter la vie à un être vivant est poussée si loin que leurs femmes, avant d'enduire le parquet avec de la fiente de vache, ont coutume de le balayer d'abord bien doucement pour écarter sans leur faire de mal les insectes qui peuvent s'y trouver. En négligeant cette précaution elles courraient le risque, à leur grand regret, d'écraser en frottant quelques-unes de ces pauvres petites bêtes.

L'orifice du vase dans lequel on puise l'eau destinée aux usages domestiques est toujours recouvert d'un linge au travers duquel elle filtre. Cet appareil a pour but de s'opposer à ce que des animalcules qui nagent à la surface du réservoir

ne s'introduisent dans le vase et n'aillent se faire engloutir dans les entrailles d'un djeïna. Lorsqu'un voyageur altéré veut étancher sa soif dans quelque étang ou ruisseau, il se couvre la bouche avec un linge, se penche et boit à même en suçant. A part le préjugé qui inspire ce soin aux djeïnas, il n'est pas inutile, dans l'Inde, de veiller à ce que l'eau dont on se sert soit débarrassée des animalcules qu'elle contient en de certains endroits, et dont l'absorption imprudente cause souvent de graves accidents.

Bien que fort peu nombreux aujourd'hui et disséminés dans quelques provinces du sud de l'Indoustan, les djeïnas, partout où ils se trouvent, forment un corps tout à fait distinct. Jamais ils ne se mêlent aux cérémonies des brahmes, et ceux-ci, de leur côté, ne vont point aux leurs, ne seraient-ils que deux ou trois familles dans un village.

Parmi les temples anciens qui datent de la splendeur du djeïnisme, il en existe encore quelques-uns qui sont pourvus de redevances assez importantes et qui jouissent d'un grand renom. Les djeïnas s'y rendent de fort loin en pèlerinage.

Il en existe un dans le Maïssour, à Sravana-Balacola, village situé à peu de distance de Seringapatam, qui est bâti au centre de trois montagnes. Sur l'une de ces dernières, se trouve une statue gigantesque taillée sur place dans le granit même et d'une seule pièce, qui dépasse soixante-dix pieds de hauteur.

C'est un travail vraiment prodigieux ; pour l'exécuter, il a fallu aplanir le sol depuis le sommet de la montagne jusqu'au-dessous de la base de la statue, et à ce niveau le façonner en terrasse, en laissant subsister au milieu la masse de rocher destinée à recevoir l'idole. C'est une belle pièce de sculpture indienne dont les proportions sont réellement admirables.

Elle représente Gaumatta, fils d'Adyssonara.

Cette figure est entièrement nue, comme le sont toutes les statues représentant Djeïnessouara, le dieu unique qu'adorent

les djeïnas, ainsi que celles des saints personnages qu'ils vénèrent, et qui représentent les plus anciens et les plus célèbres pénitents de la secte. Elles ne portent également ni pendants d'oreilles, ni colliers, ni bracelets, ni anneaux aux jambes, ornements dont sont surchargées, en général, les statues des dieux brahmaniques.

Nous avons tenu à donner dans tous ses détails cet aperçu sur la secte des djeïnas, qui avant un siècle n'existera plus dans l'Inde qu'à l'état de souvenir. Outre les conclusions que nous allons pouvoir en tirer dans l'intérêt des questions posées au début de ce chapitre, il nous servira plus tard comme un des jalons de la route, lorsque nous indiquerons la marche suivie par le brahmanisme primitif pour arriver au christianisme.

Ici, il n'y a pas de discussion possible. Le djeïnisme, les pundits eux-mêmes le reconnaissent, n'est autre chose que le monothéisme primitif de l'Inde. S'il est, en effet, un fait qui ne puisse être mis en doute, au point de vue historique et religieux dans les annales de ce pays, c'est celui des luttes d'une partie de la nation contre les prêtres brahmes, lorsqu'ils commencèrent à porter la main sur les croyances primitives pour substituer au dieu unique Zyaus ou Djeïnessouara, ce polythéisme grossier qui est encore aujourd'hui l'essence même du culte de l'Indoustan. Le djeïnisme est né de ces luttes, il reçut dans son sein tous ceux qui voulurent conserver le culte de leurs ancêtres.

Quelque effort qu'on puisse faire dans l'intérêt plus ou moins bien entendu des sciences anthropologiques, il n'est pas possible de renverser des faits historiques par des hypothèses, et c'est un fait historique que les djeïnas se sont séparés des brahmes pour rester monothéistes, lorsque ces derniers ont altéré les védas et le Manava-Dahrma-Sastra, qui, sans accuser encore d'une manière évidente les projets

de leurs auteurs, furent cependant le premier pas vers le polythéisme, par la création de la trinité, et de cette multiplicité de dieux inférieurs, qui, d'abord adorés comme des émanations de la puissance divine, ne devaient pas tarder à être considérés comme des dieux ennemis les uns des autres, et jaloux de leur mutuelle puissance.

Il n'est donc pas scientifique de nier le monothéisme des premiers âges historiques de l'Inde, et l'anthropologie n'a rien à gagner à cet excès de zèle qui vient se heurter contre les documents les plus authentiques. Le djeïnisme contemporain du védisme n'a rompu avec lui que pour rester unitaire, lorsque les brahmes commencèrent à interpoler dans les védas et Manou des textes favorables à leurs desseins. Ceci est un fait que le raisonnement ne saurait détruire.

Que l'on soit l'ennemi de ce qu'on a appelé, au Congrès des orientalistes, les vieilles méthodes orthodoxes et universitaires, je n'y contredis pas; mais n'est-il pas moins singulier d'attaquer ces méthodes qui, après tout, sont des méthodes d'expérimentation, peut-être un peu trop prudentes, à l'aide d'une forme de raisonnement dont le moyen âge catholique, apostolique et romain a usé jusqu'à l'abus, l'hypothèse?

Pourquoi s'escrimer contre le monothéisme védique et djeïnique, et se mettre ainsi en contradiction avec la tradition, les livres sacrés, l'histoire et l'opinion des pundits les plus célèbres de l'Indoustan?

Pourquoi commettre la légèreté scientifique de déclarer Manou moderne?

N'est-il pas plus simple, plus logique, au début d'une science, l'anthropologie, qui est destinée peut-être à établir des lois qui changeront les bases philosophiques du vieux monde, si quelques esprits ardents veulent déjà conclure, de ne pas se laisser entraîner à le faire contre des documents et des faits?

Ainsi, par exemple, lorsque je pose comme une vérité suffisamment démontrée que l'Inde des premiers temps védiques et de Manou fut monothéiste, cela n'empêche pas les anthropologistes de placer leur hypothèse probable, et de dire : Ce monothéisme n'est que le produit épuré du polythéisme et du fétichisme, au lieu de nier *a priori* le monothéisme védique. On ne risque rien à être au fond du débat prudent et modéré, et dans la forme... tolérant. Ne détruisons pas des églises pour bâtir des temples, hors desquels également il n'y aurait pas de salut!... Je veux bien admettre, avec vous, que la science s'immobilise à l'Institut, mais à votre tour ne l'enfermez pas dans le lit de Procuste!

Pour donner notre opinion sur la question du Congrès que nous avons rappelé au début de ce chapitre, il nous paraît utile de rapprocher du djeïna arrivé à l'état de sannyassinirvany, l'état du sannyassi brahmanique, tel qu'il est décrit par Manou et la plupart des livres sacrés.

Parlant de celui qui veut arriver à ce degré de sainteté, Manou s'exprime ainsi (livre VI, *sloca* 41 et suivants):

« Sortant de sa maison, emportant avec lui des ustensiles purs, comme son bâton et son aiguière, gardant le silence, exempt de tout désir excité par les objets qui se présentent à lui, qu'il embrasse la vie ascétique.

« Qu'il soit toujours seul et sans compagnon afin d'obtenir la félicité suprême, en considérant que la solitude est le seul moyen d'obtenir ce bonheur. En effet, il n'abandonne pas et n'est pas abandonné, puisque tous les sentiments doivent lui être indifférents.

« Qu'il n'ait ni feu, ni domicile, ni abri; qu'il aille au village chercher sa nourriture lorsque la faim le tourmente; qu'il soit résigné, détaché de ce monde, et médite constamment sur l'Être suprême.

« Un pot de terre, la racine de grands arbres pour habitation; un mauvais vêtement, une solitude absolue, la même manière d'être avec tous, tels sont les signes qui distinguent un brahme qui approche de la délivrance finale.

« Qu'il purifie ses pas en regardant où il met le pied, de peur qu'il ne marche sur quelque chose d'impur. Qu'il purifie l'eau qu'il doit boire en la filtrant avec un linge, dans la crainte de faire périr de petits animaux qui pourraient s'y trouver; qu'il purifie ses paroles par la vérité. »

Le Padma-Pourana, qui renferme de nombreux commentaires sur Manou, s'exprime de la manière suivante sur les devoirs des sannyassis:

« Le sannyassi doit renoncer à la société des autres hommes, même à celle des personnes de sa caste, et aller établir son séjour dans les déserts, loin des villes et de tout lieu habité.

« Il conduira avec lui sa femme, qui s'assujettira au même genre de vie que lui.

« Il n'habitera que des chaumières couvertes de feuilles, des maisons plus élégantes et plus commodes étant interdites à des personnes qui font profession de renoncer au monde et à ses plaisirs.

« Il ne se vêtira pas de toiles de coton; il ne portera que des tissus faits avec des fibres de plantes.

« Il observera avec la plus scrupuleuse exactitude les règles prescrites aux brahmes, surtout les ablutions et les prières qui les accompagnent, trois fois par jour.

« Il apportera la plus grande attention dans le choix des substances dont il peut se nourrir. Les plantes et les fruits qui croissent spontanément dans le désert doivent être les plus usuelles. Il s'abstiendra de toutes celles dont la racine ou la tige s'arrondit en forme de tête.

« La méditation et la pensée de Parabrahma doivent occuper tous ses loisirs ; il s'efforcera de parvenir par ce moyen à son union à la divinité. »

Le Padma-Pourana est relativement moderne, car il ne remonte pas au delà du x^e siècle avant notre ère ; il y avait longtemps déjà que la rupture entre djeïnas et brahmes était consommée, puisque, suivant les djeïnas, cette rupture date-rait de l'apparition des védas.

Après avoir indiqué les devoirs des sannyassis, cet ouvrage, pour montrer de quel respect ils étaient entourés, décrit en ces termes la réception que le xchatria de Lilipa fit à quelques-uns de ces solitaires, dans une entrevue qu'il eut avec eux :

« Pénétré d'une joie et d'un respect inexprimables, il se prosterna la face contre terre devant eux, les ayant ensuite fait asseoir, il leur lava les pieds, but une partie de l'eau qui en décollait, et répandit le reste sur sa tête. Joignant ses deux mains et les portant à son front, il leur fit une révérence profonde et leur adressa ces paroles :

« Le bonheur que j'ai aujourd'hui de vous voir ne peut être que la récompense des bonnes œuvres que j'ai apparemment pratiquées dans les générations précédentes ; je possède tous les biens désirables en voyant vos pieds sacrés qui sont la fleur de lotus elle-même ; mon corps est à présent parfaitement pur, puisque j'ai eu le bonheur de vous voir ; je vous servirai comme des dieux, et je suis désormais aussi pur que l'eau sacrée du Gange. »

Il était d'une croyance commune que le sannyassi, arrivé à ce degré de sainteté, faisait déjà partie de la divinité.

Nous pouvons conclure de cette étude sur le djeïnisme et

les sannyassis brahmaniques d'après Manou et le Padma-Pourana :

1^o Que dans la primitive période védique, avant la codification brahmanique des védas et de Manou, les γυμνοσοφισταί ou pénitents nus existaient déjà sous le nom de sannyassis vanaprastha (en samscrit : *dévots ascétiques, retirés dans la forêt*), et appartenaient au brahmanisme. Le désir de se sanctifier dans la solitude et d'atteindre à une haute perfection dans les sciences, engageait, dans les temps reculés, les *initiés* à quitter le séjour des villes pour aller vivre dans le désert. Ce sont ces philosophes qui donnèrent tant de lustre à la caste des brahmes, qui même leur devrait son origine, d'après l'autorité de quelques savants pundits. On sait à quel point la curiosité d'Alexandre fut piquée par la vue de ces gymnosophistes, dont l'un, appelé Calanus par les Grecs, monta sur un bûcher en présence de l'armée macédonienne, pour prouver aux conquérants barbares qu'il avait dompté la douleur.

2^o Que lorsque les brahmes réunirent les védas et Manou dans la forme actuelle, divisèrent le peuple en castes et commencèrent à afficher des tendances polythéistes, ce furent précisément les gymnosophistes qui, refusant de sanctionner ces changements religieux et sociaux, se séparèrent violemment des brahmes pour conserver leurs croyances, et donnèrent naissance au djeïnisme, qui *était, est encore, et n'a jamais été* que monothéiste. On ne nous montrera pas un seul texte qui soit en contradiction avec ce fait. Dès lors, le brahmanisme n'eut plus de gymnosophistes, et le djeïnisme seul conserva la tradition des sannyassis-nirvanys, c'est-à-dire des pénitents nus.

Calanus, qui se brûla devant Alexandre, fut sans aucun doute un djeïna.

3^o Que les sannyassis dont parlent Manou et le Padma-Pou-

rana ne sauraient être considérés comme des γυμνοσφοιστάι, car :

Les gymnosophistes vivaient nus, et les sannyassis de Manou portaient un mauvais vêtement (*sloca 44*, livre VI), et ceux du Padma se vêtissaient avec des étoffes tissées avec les fibres des plantes (lin, ananas, etc.).

Les gymnosophistes étaient monothéistes purs, et les sannyassis de Manou et du Padma, tout en admettant un Être suprême, l'entouraient d'une foule de dieux inférieurs.

Les gymnosophistes étudiaient les sciences, et principalement l'astronomie. Les sannyassis de Manou et du Padma vivaient dans la contemplation et n'étudiaient que les védas.

Les gymnosophistes étaient chastes, et ne se retiraient dans le désert que non mariés ou après la mort de leurs femmes. Les sannyassis de Manou et du Padma pouvaient se marier : *confiant sa femme à ses fils, ou qu'il emmène sa femme avec lui.* (Manou, *sloca 3*, livre VI.) *Il conduira avec lui sa femme qui s'assujettira au même genre de vie.* (Padma-Pourana.)

En résumé, les gymnosophistes issus du brahmanisme primitif, à partir de la codification des védas et de Manou dans la forme actuelle et de leurs luttes avec les autres brahmes, n'appartinrent plus qu'au djeïnisme qu'ils fondèrent en se séparant de leurs frères.

Retenons bien :

Que le djeïnisme fut unitaire ;

Crut à l'immortalité de l'âme,

Au mérite et au démérite, à la récompense et au châtiement ;

Et qu'il divisa les cieus (swarga) et les enfers (naraca) en diverses catégories, suivant l'importance de la récompense ou des peines.

Nous aurons à revenir sur tout cela, lorsque nous dresserons le bilan des choses, *prétendues nouvelles*, dévoilées au monde par la Révélation catholique.

CHAPITRE V.

LE SACRIFICE DU BRAHME CAHLA-SARMA.

Ce qui semble avoir le plus étonné les Grecs qui, à la suite d'Alexandre, pénétrèrent dans l'Inde, fut le genre de vie mené par les sannyassis-nirvanys ou pénitents nus qu'ils appelèrent γυμνοσφοιστάι.

Au dire de Diodore de Sicile, l'un d'eux, pour montrer le mépris qu'il professait pour la vie et la douleur, monta volontairement sur un bûcher qu'il alluma de ses propres mains, en présence de l'armée d'Alexandre. Ce djeïna gymnosophe se serait appelé Calanus.

Pendant les longues années de notre séjour dans l'Inde, nous n'avons laissé passer aucune occasion de rechercher si l'histoire, la poésie, la légende ou la tradition n'avaient pas conservé un souvenir, si faible qu'il fût, du conquérant macédonien, et nous avons fini par admettre, en face de l'inutilité de nos efforts, que la très-courte excursion d'Alexandre dans l'Inde, exagérée par la tradition hellénique, n'avait laissé aucune trace dans cette antique contrée.

Nous avons associé à nos recherches un des savants pundits de la pagode de Villenoor, dans le Carnatic sud. Un jour, il vint nous trouver avec un commentaire du *Sandhya-sastram*, ouvrage djeïniste très-estimé. — Lisez, nous